

Steenkerque

ou les hasards de la guerre

La région brabançonne, dont les limites naturelles ne coïncident pas avec les frontières administratives que nous connaissons aujourd'hui, offre des paysages d'une remarquable diversité: sur un terrain aux molles ondulations alternent les champs limoneux, les bois, les prairies humides, les collines sablonneuses, les bruyères et l'affleurement des roches primaires.

C'est un plateau peu élevé, d'inclinaison générale Sud-Nord, avec des vallées profondes et des chemins creux au Sud.

On s'aperçoit que les rivières, coulant vers le Nord, comme la Gette, la Dyle et la Senne, ont fortement érodé le sol de leur cours supérieur au point d'entamer le plateau jusqu'au massif de roches dures sous-jacentes et d'enlever dans leurs vallées relativement profondes les revêtements de limon et de sable. De plus, les tributaires de ces rivières, qui sont de modestes cours d'eau, ont également des vallées encaissées et leur pouvoir de creusement au Sud a même atteint la roche dure conférant ainsi, par endroits, un caractère de type ardennais à cette région.

C'est sur le cours supérieur de la Senne, dans un cadre de grande beauté, à la limite Sud de la région brabançonne, que l'on découvre le charmant village de Steenkerque.

Les caractéristiques militaires de la région peuvent se définir de la façon suivante : ondulations modérées permettant le cloisonnement des terrains d'attaque, la dissimulation des mouvements, l'établissement de bons observatoires, mais peu propice aux opéra-

tions mobiles. Par contre, à gauche et à droite de ces coupures, le terrain est favorable aux opérations nécessitant des déploiements importants. Les vallées ne présentent cependant pas de flancs escarpés et les cours d'eau sont peu larges. Toutefois, ils constituent malgré tout des obstacles militaires sérieux, non par le cours d'eau proprement dit, mais par l'importance de la vallée, hors de proportion avec leur lit mineur. Retenons encore qu'en ce qui concerne la Dyle et la Senne, les hauteurs de la rive droite dominent celles de la rive gauche.

Le réseau routier est partout excellent. Cependant, il ne faudrait pas omettre de le considérer tel qu'il était dans le passé. C'est ainsi que dans cette région brabançonne, entre autres, les routes secondaires étaient souvent médiocres et les mauvais chemins de terre, fort nombreux, étaient détrempés pendant une grande partie de l'année. Beaucoup de ces chemins creux servaient d'ailleurs à l'écoulement des eaux.

A l'Ouest de cette région, la Flandre bocagère et coupée d'innombrables cours d'eau, se prête mal aux mouvements des armées, tandis que vers l'Est, surgit le massif des Ardennes, soigneusement évité au cours des siècles par toutes les armées ayant traversé notre pays. On ne peut donc s'étonner de trouver ici la voie classique des invasions et des échanges.

Il y a, en effet, près de vingt siècles qu'une voie romaine relie Bavai à Cologne suivant deux tronçons, l'un faisant partie de la route Bavai-Corcum, l'autre étant la route Cologne-Tongres-Mer du Nord, dont le carrefour est au N.-E. de Bruxelles, à l'ancienne abbaye de Dielegem. La grande voie Cologne-Bruxelles-Bavai, qui est l'épine dorsale d'une des plus riches régions de l'Occident, a précisément coïncidé avec l'axe des opérations militaires de l'Allemagne vers la France et l'Angleterre. C'est sur l'Escaut, la Sambre et la Meuse que viennent se réunir les Hollandais, les Prussiens et les Anglais pour combattre les Français. C'est à Gembloux que Don Juan défait l'armée des Provinces Unies. C'est en Hainaut et en Hesbaye que les armées de la République affrontent les Autrichiens. C'est en Brabant qu'après les Cent-Jours Napoléon espère vaincre les Alliés. Dix-huit siècles plus tôt, c'est en Hainaut que César triompha des Nerviens.

En outre, assez curieusement, on constate que certains lieux semblent prédestinés à jouer le rôle de champ de bataille. C'est le

cas de Fleurus en 1690, 1794 et 1815 ; celui aussi de Gembloux en 1587, 1914 et 1940. Ce sont également les noms de Seneffe, Ramillies, Malplaquet, Fontenoy, Ligny et bien d'autres encore, dont Steenkerque — au total quelque vingt-cinq localités — qui se sont inscrites sur la liste impressionnante des grandes batailles du passé.

Ce redoutable privilège, la charmante localité de Steenkerque ne le doit pas seulement au célèbre combat du 3 août 1692. Déjà, en 54 avant l'ère chrétienne cette région fut le théâtre de la défaite des Nerviens qui s'étaient insurgés contre César. Pourtant, les facteurs géographiques n'y ont jamais été propices aux engagements militaires. Quand on sait, au surplus, que les grands capitaines ont toujours choisi leur champ de bataille avec le plus grand soin, on peut se demander quels sont les éléments d'appréciation, apparemment secondaires, qui ont présidé aux décisions des généraux en présence. Tel est l'objet de notre propos.

La défaite des Nerviens en 54 av. J.-C.

A cette époque, le sol de la Belgique était en grande partie couvert de marécages, de landes stériles et d'épaisses forêts qui, empêchant l'écoulement des eaux, entretenaient partout des flaques stagnantes. Les vallées d'érosion, comme celle de la Senne, étaient particulièrement marécageuses à l'endroit où réapparaissent les roches du Paléozoïque. Les affleurements siluro-cambriens sont d'ailleurs bien visibles à Steenkerque. Autour, c'est le limon car sur ce socle primaire qui constitue la base de la région brabançonne sont venus se déposer des terrains plus récents, argileux et surtout sablonneux, eux-mêmes recouverts par une épaisse couche de limon.

Si les grandes routes étaient peu nombreuses, il y avait déjà d'excellentes routes de terre qui constituaient les chemins directs entre les localités importantes, ainsi qu'en témoigne la rapidité avec laquelle les courriers romains portaient les informations. Les Romains, qui connaissaient déjà la valeur de la « crête militaire » les organiseront en voies solides, tirées au cordeau et dirigées sur les plateaux ou à mi-côte. Les voies romaines, en Belgique, furent achevées sous le deuxième consulat d'Auguste, en l'an 25 av. J.-C. Des étapes et relais de postes (maciones) permirent d'héberger les voyageurs.

En ce temps-là, l'hiver était fort long et l'âpreté du froid était extrême. Les printemps humides étaient caractérisés par d'épais brouillards et le soleil ne se montrait que trois ou quatre heures par jour.

Il y a toujours eu de nombreuses controverses sur la localisation précise des lieux qui furent le théâtre des combats entre nos ancêtres et les légions de César. A défaut de certitude, il est préférable d'opter pour la plus grande probabilité. Nous nous en tiendrons donc à l'opinion la plus commune, basée sur l'étude objective des distances citées par César.

Ainsi donc, en cette année 54 avant notre ère, après avoir vaincu les Trévires, César s'en alla pour une seconde expédition en Bretagne. A son retour il trouva la Gaule tranquille, du moins en apparence : aucune agitation, aucune velléité de résistance. L'assemblée générale des Gaules, convoquée à Samarobriua (Amiens), se sépara après une session fort pacifique. Le proconsul pourvut alors à ses quartiers d'hiver et, en cette circonstance, dérogea à son habitude de tenir ses légions étroitement réunies et très rapprochées les unes des autres. Il faut savoir que cette année-là, en effet, une grande sécheresse ayant régné, les subsistances s'étaient raréfiées et c'est afin de faciliter l'entretien de ses troupes que César avait réparti les légions dans différentes provinces.

Ayant mis une légion chez les Morins —le Boulonnais actuel — et une autre en Armorique, il plaça les deux dernières comme suit : celle de Quintus Cicéron — frère du célèbre orateur — à Castres, sur le territoire nervien et celle de Sabinus et Cotta dans la région des Eburons, entre Rhin et Meuse, à Attuatuca (Tongres). Le reste de l'armée romaine fut maintenu à l'entrée de la Belgique, sur les bords de l'Oise. Une fois ces dispositions prises, le proconsul se prépara à partir pour l'Italie.

César avait mis Cicéron sans aucune méfiance chez les Nerviens. Il n'ignorait pas que ces derniers passaient pourtant pour les plus redoutables d'entre les Belges. Ils étaient, en effet, fort belliqueux, s'attribuant avec orgueil une origine germanique, tenant en mépris les autres tribus de leur race qu'ils prétendaient corrompues par la pratique du commerce et des arts. Selon César, ce peuple guerrier, commandé par Boduognat, n'avait pas ou peu de cavalerie et s'ingéniait, par conséquent, à rendre son territoire impraticable à toute cavalerie ennemie.

Cicéron était donc à Castres (du latin « castra », camp) localité située au N.-O. de Hal, appelée actuellement Kester, sur l'ancienne voie romaine qui existe encore vers le village de Niel sur la rive droite du Rupel et qui était l'axe des mouvements romains vers le Nord. Cette opinion est notamment corroborée par l'étude des distances citées par Cécar.

Attuatuca, castellum du pays des Eburons et où se trouvait la légion de Sabinus, était séparée de Castres par une distance de 50.000 pas. Mille pas, c'est-à-dire le « mille » romain, représentait 1478,50 mètres. Il semble cependant démontré que l'expression « mille pas » doit s'entendre ici comme étant le mille gaulois, plus long d'un tiers que le mille romain, soit donc environ 2 Km. Et, en effet, Kester est séparé de Tongres par une distance d'environ 100 Km. De même, la légion de Labienus qui se trouvait à Revin — ou Rocroi — était distante des deux autres légions de 50.000 pas (100 Km.) vers Castres et de 60.000 pas (120 Km.) vers Attuatuca.

Tout semblait parfaitement calme et paisible en Gaule lorsque, soudain, une révolte éclata chez les Eburons. Ambiorix, ayant investi le camp de Sabinus et Cotta, parvint à en faire sortir, par ruse, la légion qui s'y trouvait et à l'anéantir. Exhortant alors les Aduatiques et les Nerviens à l'insurrection, il s'avança vers le quartier de Cicéron. Les Belges tentèrent d'amener ce dernier à sortir en utilisant la ruse qui avait si bien réussi à Attuatuca. Mais le lieutenant de César, moins crédule que Sabinus, leur fit une réponse à la fois brève et fière : « Rome ne traite jamais avec un ennemi armé ».

Le siège dura sept jours avant que Cicéron ne parvint, enfin, grâce à l'entremise d'un transfuge nervien nommé Verticon, à informer César de sa situation. Le proconsul était alors à Bray-sur-Somme. Il y avait plus de douze jours que la légion de Sabinus et Cotta avait été détruite et plus d'une semaine que le siège du camp de Cicéron avait commencé et, cependant, César n'avait connaissance d'aucun de ces deux événements. Aussi, à la lecture de la dépêche de Cicéron, fut-il saisi d'une violente colère et, sans perdre un instant, partit au secours de son lieutenant avec une légion et quatre cents cavaliers qu'il tira du quartier des Bellovaques — le Belgium primitif, actuellement le Beauvaisis — après avoir donné l'ordre à Fabius de le rejoindre avec sa légion. Il se dirigea à grandes journées vers Castres par Mons, en suivant à peu près la route actuelle de Valenciennes à cette ville selon le tracé de l'ancienne chaussée romaine de Bavai à Castres.

Le jour suivant, César empruntant la route de terre qu'Agrippa transforma en chaussée militaire, appelée de nos jours Chaussée Brunehault, du nom de la femme de Sigebert, roi d'Austrasie qui en fit réparer les grandes dégradations six siècles plus tard, se dirigea sur l'actuelle localité de Chaussée-Notre-Dame où il fit halte. Il chargea aussitôt un cavalier auxiliaire de porter un message à Cicéron lui annonçant son arrivée. En même temps, il envoya de part et d'autre de la route, jusqu'à deux ou trois lieues de Castres, c'est-à-dire vers Hoves, Enghien, Warelles et Steenkerque, de petits groupes de cavalerie ayant pour mission d'incendier les habitations des Nerviens, autant pour inspirer la frayeur que pour annoncer sa progression.

La dépêche, écrite en grec de peur qu'elle ne fût interceptée, fut attachée par le messenger à la courroie de son javelot qui, malheureusement resta fiché dans le bois d'une tour pendant deux jours entiers avant d'être découvert. Ainsi rassurés, les assiégés aperçurent le même jour les incendies allumés par César. Réalisant le danger, les Belges décidèrent de se porter au-devant des Romains plutôt que de se laisser prendre en tenailles s'ils ne levaient pas le siège. Confiant dans sa force Ambiorix s'ébranla avec ses 60.000 hommes à la rencontre du proconsul. Tout ce monde ne pouvant se déplacer en même temps, les Nerviens composèrent l'avant-garde, les Eburons avec Ambiorix formant l'arrière-garde.

César reçut des nouvelles de Cicéron alors qu'il se trouvait toujours à Chaussée-Notre-Dame. Rassuré sur le sort de son lieutenant et estimant que dès l'instant où ce dernier n'était plus assiégé, il n'était plus nécessaire d'user de célérité mais, par contre, bien plus utile d'agir en tacticien, le proconsul décida d'accorder tous ses soins au choix de son campement. Le lendemain, à la pointe du jour, il leva le camp. Après avoir parcouru deux à trois milles, il aperçut au loin une troupe nombreuse rassemblée au-delà d'un ravin où coulait un ruisseau. Il s'agit vraisemblablement du ruisseau du Tierne ou de l'Horlebecq, le ravin en question étant situé entre l'actuelle ferme du Tierne et l'endroit appelé « Le Trou ».

Ayant dénombré ses ennemis, César réalisa combien il était dangereux de se battre contre de telles forces dans une position aussi désavantageuse. Ayant fait une rapide reconnaissance du terrain, César s'arrêta de l'autre côté du ravin à l'endroit le plus convenable qu'il put trouver et entreprit d'y fortifier son camp.

Tous les détails topographiques et tactiques que nous connaissons semblent indiquer que ce camp était situé entre la Belle-Croix, Forest et le Bois de Steenkerque, à proximité du ruisseau. Le proconsul ne disposant que de 7.000 hommes à peine, et sans bagages, imagina d'abuser l'ennemi en ne respectant pas les règles romaines de la castramétation. Il fit donc rétrécir l'enceinte fortifiée de manière à donner aux Belges l'impression qu'il ne disposait que de faibles forces. Ensuite, il créa dans le camp une impression de confusion et de crainte dans le but d'attirer l'ennemi en-deçà du vallon. Dans le même temps, en bon général qui ne laisse rien au hasard, il envoya des espions dans les environs, afin de se renseigner sur les possibilités de traversée du ruisseau les plus favorables. Puis il attendit, près de sa position, dans l'espoir de pouvoir livrer bataille aux portes de son camp.

Effectivement, le lendemain matin, la cavalerie des Aduatiques, qui protégeait les flancs des Nerviens, eut d'abord quelques escarmouches avec les cavaliers romains à l'endroit où l'on allait chercher l'eau. Les Romains, sur ordre de César, cédèrent et rentrèrent dans le camp. Les cavaliers belges, encouragés par ce qu'ils croyaient être de la faiblesse, s'approchèrent de celui-ci. Ils constatèrent alors que l'on y travaillait avec empressement et grand bruit, que l'on se hâtait de fortifier et d'élever le rempart et, qu'en proie à ce qui semblait être une grande frayeur, les Romains barricadaient les portes.

Trompée par cet artifice, l'infanterie nervienne, sans attendre l'arrivée d'Ambiorix et des Eburons, franchit à son tour le ravin et engagea le combat avec tant d'assurance que les uns se mirent en devoir, en s'aidant des mains, de gravir le rempart, tandis que les autres, de leur côté, commencèrent à combler le fossé.

César attendit patiemment l'instant favorable, puis, soudain, commanda une sortie générale par toutes les portes. Cette attaque créa une telle surprise, et fut si vive, que les Belges, culbutés et mis en déroute en quelques instants, s'enfuirent en tous sens, laissant de nombreux morts sur le terrain. Les Nerviens qui n'avaient pu se déployer dans l'espace restreint entre le camp et le ruisseau se sont vraisemblablement enfuis du côté de la Senne où se trouvaient les marais et les bois dont parle César. Ce dernier renonça à les poursuivre dans ces endroits peu connus.

Il devait être environ onze heures lorsque le combat s'acheva.

Le proconsul leva le camp, passa la vallée et vers quinze heures opéra, sans aucune perte, sa jonction avec Cicéron. Ce fut alors qu'il comprit le danger qu'avait couru la légion de ce général lorsqu'il constata qu'à peine un dixième de l'effectif était indemne. Mais il ne vit pas non plus sans étonnement ni inquiétude pour l'avenir les engins de siège et les travaux que l'ennemi était parvenu à réaliser.

César envoya des cavaliers porter rapidement la nouvelle de cette victoire à Labiénus qui, la nuit même, en fut informé. Il était temps. En effet, les Trévires qui avaient, eux aussi, pris les armes contre Rome se proposaient de livrer l'attaque le lendemain. Ils comprirent ce qui s'était passé aux acclamations des Rêmes, aussi firent-ils retraite aussitôt.

La victoire avait, malgré tout, été acquise de justesse. Il n'est pas certain que César eût triomphé si Ambiorix avait été à la tête des Nerviens et de leurs alliés. De plus, la révolte des tribus belges est le résultat d'une erreur stratégique du proconsul, imposée il est vrai par des raisons logistiques, à savoir : la dispersion de ses légions. Il importe toutefois de ne pas exagérer les effets d'un tel dispositif. Nous savons, en effet, que l'armée de César campait chaque jour à l'issue de la marche ou du combat, selon une organisation minutieusement réglée. Dans le camp, un règlement fixait les tâches de chacun, le service de garde et la disposition des troupes. Chaque soldat portait, outre ses armes et ses vivres, un épieu pour former la palissade qui rendait le camp inexpugnable. Une armée de quatre légions campait dans un carré de 600 m. de côté, soit une occupation de 36 hectares pour 24.000 hommes. La nature des armes était telle à cette époque que, comme l'écrit Napoléon dans ses Mémoires, dans ces camps les Romains étaient non seulement à l'abri des attaques d'une armée égale mais même supérieure en nombre. En matière de subsistance, le soldat romain emportait avec lui pour dix-sept jours de vivres. Ainsi, le camp romain constituait-il une application simple et efficace du fameux principe de la liberté d'action. Le souci de la ligne de communication était purement et simplement supprimé. L'armée au stationnement était à l'abri de toute surprise. L'aventure dont furent victimes Sabinus et Cotta qui quittèrent imprudemment leurs quartiers est davantage le résultat d'une trahison d'Ambiorix que d'un exploit guerrier de ce dernier.

Quant au lieu du combat — et ceci nous intéresse plus directement — il faut bien admettre qu'il est le fait du hasard. Les Nerviens qui, depuis Castres, étaient partis à la rencontre des Romains, bien avant que ceux-ci ne fassent mouvement, avançaient par les bois et les marécages à l'Est de ce qui deviendra la chaussée romaine. Il y a tout lieu de croire, puisqu'ils étaient à l'arrêt lorsque les Romains les aperçurent, qu'ils faisaient halte dans l'attente des renforts, en l'occurrence d'Ambiorix lui-même et de ses Eburons. S'ils avaient eu l'intention de livrer bataille, ils auraient dû se déployer bien plus à l'Ouest de Steenkerque vers l'Eclatière par exemple ou alors sur les hauteurs situées au Nord-Ouest, c'est-à-dire, en fait, sur les lieux mêmes du combat qui s'y déroulera dix-sept siècles plus tard.

Le Combat de Steenkerque (3 août 1692).

En 1686, la Ligue d'Augsbourg avait été formée par les Etats protestants, inquiets de la Révocation de l'Edit de Nantes et la guerre — la troisième des grandes guerres de Louis XIV — allait bientôt être rallumée par Guillaume d'Orange, irrité de ce que le roi de France se refusait à le reconnaître en qualité de roi d'Angleterre.

Après qu'en 1689 l'armée française eût saccagé le Palatinat, des cris de vengeance s'élevèrent de toutes parts et le 12 mai de cette même année l'Angleterre se joignit à l'Empire, à l'Espagne, aux Provinces-Unies, au Danemark et à la Savoie, dans la première Grande Alliance qui s'engagea à défendre chacun de ses membres contre toute agression venant de l'extérieur. C'est, si l'on veut, une des premières formes de ce type d'alliance, concrétisé de nos jours par l'O.T.A.N.

La guerre allait désormais se dérouler entre l'Europe et la France. Louis XIV y répondit en portant l'effectif de ses armées à 450.000 hommes. Jamais l'Europe n'avait vu de telles forces militaires. Louvois était alors ministre de la guerre et était aussi le seul des ministres du Grand Roi à avoir et à exercer une volonté personnelle. Celle-ci, malheureusement, n'existait qu'en fonction de la guerre : contre les Huguenots, contre les Pays-Bas, ou contre tout prince ou peuple qui barrait le chemin de la France en expansion.

C'est Louvois qui avait organisé la plus belle armée d'Europe. C'était une armée de métier, recrutée par voie d'engagement « volontaire », qui consistait purement et simplement à « racoler » le dit volontaire qui était tenu à un service de quatre ans. Les différents corps de cette armée régulière avaient été réorganisés et, à partir de 1688, on fit appel à des miliciens qui s'engageaient pour deux ans. Louvois la dota d'armes modernes, l'entraîna sévèrement à la discipline et à la bravoure et lui enseigna l'utilisation de la baïonnette qui venait d'être inventée et prescrite par l'ordonnance du 6 février 1670. Bref, comment nourrir une telle armée et entretenir son moral, sinon en la conduisant au combat et à la victoire ?

L'art de la guerre avait été renoué au début du siècle par Maurice de Nassau qui avait créé l'unité tactique fondamentale : le bataillon, composé de 300 piquiers et de 200 mousquetaires, qui fut lui-même transformé par Gustave-Adolphe en bataillon-double de 600 piquiers sur 10 rangs, rappelant ainsi la cohorte du temps de César. Le nombre de rangs de mousquetaires était fonction de l'armement et devait permettre la continuité du feu. En effet, le mousquetaire après avoir tiré se remettait en queue de file pour recharger son arme. Cette opération nécessitait un temps au moins égal à celui dont ses compagnons de la file avaient besoin pour tirer successivement. Les mousquetaires avaient pour mission de créer une brèche dans les carrés ennemis pour permettre ensuite l'abordage de ceux-ci par les piquiers.

Les Français s'en tenaient à la tactique suédoise, comme d'ailleurs la plupart des autres armées européennes. L'infanterie, avec l'introduction du mousquet à rouet suédois, ne se rangeait plus que sur six rangs, en manches de piquiers et de mousquetaires. Cependant, ce mousquet était encore d'un chargement trop lent. A la bataille de Steenkerque les Alliés utilisèrent pour la première fois le fusil à silex qui tirait deux fois plus vite, ce qui ramena le nombre de rangs à trois et, de plus, le tireur n'avait plus à faire retour en arrière. Toutefois l'arme se chargeait toujours debout et la mise à feu restait précaire avec de fréquents ratés. Mais l'avantage de cette arme était incontestable et l'on verra même les Français jeter spontanément leurs mousquets pour utiliser les fusils pris à l'ennemi. Ce fut alors que Vauban imagina le fusil qui porte son nom.

La cavalerie avait abandonné son armure défensive, ce qui lui permettait de charger au galop. Elle se formait sur trois rangs et était d'une grande mobilité. Le sabre remplaça peu à peu l'épée et, grâce au mousqueton, les cavaliers purent également aider l'infanterie en faisant le coup de feu.

L'artillerie, hormis deux pièces d'accompagnement régimentaires, ne comprenait qu'un nombre relativement faible de pièces lourdes : 12 à 15 canons par tranche de 30.000 hommes environ.

La brigade était forte de 8 bataillons et elle se rangeait habituellement sur 3 lignes de bataillons-doubles en quinconce, avec une distance entre les lignes de 100 à 200 mètres. Quant à l'armée, elle accolait ses brigades selon les nécessités, en maintenant un certain nombre dans la profondeur, variable, du dispositif adopté. Les éléments de cavalerie étaient répartis par petits groupes dans les intervalles entre les brigades.

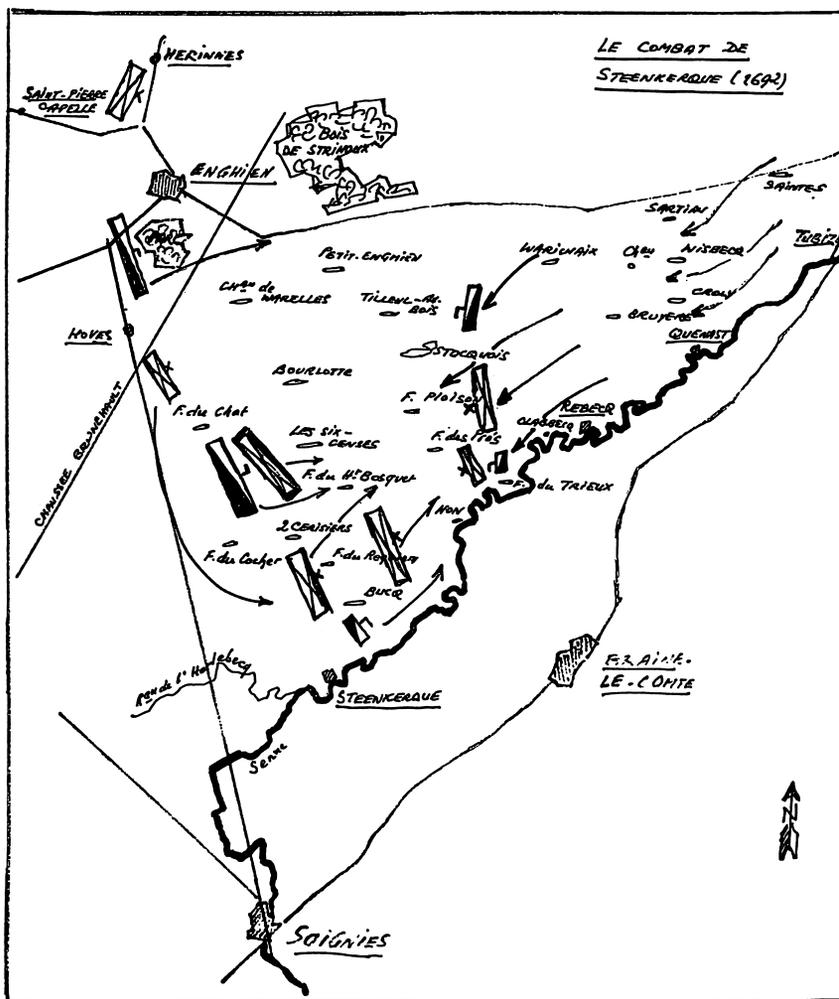
Il n'y avait, à l'époque, aucune véritable stratégie à proprement parler. La rareté des routes entravait les manœuvres stratégiques. De plus, comme ces routes conduisaient en général aux seuls passages des rivières et des défilés, la préoccupation stratégique des généraux de l'époque consistait essentiellement à occuper ces défilés, ainsi que toute ville où il y avait des ponts. L'armée était donc liée étroitement à sa ligne de communication et tout l'art consistait à choisir des positions qui la protégeaient et en même temps menaçaient celles de l'adversaire.

En avril 1691, fiers jusqu'à l'inconscience de combattre sous les yeux de leur roi, les Français firent le siège de Mons et s'en emparèrent, sans grand mal d'ailleurs. Et, dans la même année, le 7 juillet, Louvois mourut, laissant ainsi à Louis XIV le soin de déterminer désormais lui-même la politique militaire. On prétend que le Grand Roi ne fut pas entièrement mécontent d'être débarrassé de son agressif ministre de la guerre.

Et c'est pourquoi, en juin 1692, Louis XIV conduisit en personne ses troupes à la prise de la ville stratégique de Namur. La place une fois enlevée, le roi laissa le commandement de l'armée au maréchal de Luxembourg qui avait brillamment contribué à cette victoire en tenant en échec le Prince d'Orange sur la Méhaigne, et rentra à Versailles pour y jouir de sa gloire.

Le « Tapissier de Notre-Dame », Commandant en Chef des armées du Roi, reçut de ce dernier la consigne de ne rien entre-

prendre mais d'avancer toutefois jusqu'à Hal « afin de donner au Prince d'Orange la jalousie pour Bruxelles ». Le 10 juillet, Luxembourg fit donc mettre son armée en marche de Ville-sur-Haine vers Soignies. L'armée campa sur deux lignes, la droite appuyée au bois de Naast et la gauche à Chaussée-Notre-Dame. Elle eut Soignies et son « ruisseau » devant elle, avec le Quartier-Général dans cette



La bataille de Steenkerque. — Mise en place des troupes.

ville, qui était couvert par la réserve, la Brigade des Gardes, campée à Horrues.

Aussitôt que l'armée royale se fut avancée à Soignies, le Prince d'Orange commença à faire de grands préparatifs à Liège et laissa se répandre le bruit qu'il désirait reprendre Namur. En même temps, il y eut un embarquement sur la Tamise et on parla du siège de Dunkerque. Tout ceci obligea l'armée du Roi à porter des détachements de différents côtés. Mais les Alliés avaient pris un troisième parti : celui de combattre les Français. En effet, le Prince d'Orange était fort marri de n'avoir pu s'opposer à la prise de Namur, aussi recherchait-il une occasion de surprendre l'adversaire afin de pouvoir remporter un petit succès dans un engagement limité. Guillaume III avait même obtenu du Parlement britannique l'autorisation de lever une nouvelle armée. Les contingents alliés étaient excellents et la redoutable infanterie anglaise était dotée de fusils à silex.

Le 31 juillet le Maréchal de Luxembourg mit son armée en marche de Soignies vers Hoves, afin de se placer entre les troupes de Guillaume et la mer par où d'éventuels renforts pouvaient s'amener. L'armée campa sur deux lignes, la droite appuyée à Steenkerque faisait un coude à cent pas de Hoves où fut placée le Q. G., et la gauche allait jusqu'à Hérinnes, devant le Nachtegael et le village de Marcq. Enghien était au centre et la réserve se plaça derrière le Nachtegael. L'artillerie était restée à Mons ; une partie seulement, soit environ 40 pièces, rejoignit l'armée et marcha sur la gauche des troupes. Le Maréchal de Boufflers qui se trouvait à Masnuy-Saint-Jean reçut l'ordre de prendre le commandement de l'infanterie. Il avait à ce moment le commandement d'un détachement important, fort de 19 bataillons et de 52 escadrons.

L'armée de Luxembourg comprenait 81 bataillons et 215 escadrons ce qui représentait un effectif d'environ 55 à 60.000 hommes.

L'arrivée de Luxembourg à Enghien fit faire demi-tour au Prince d'Orange qui s'éloignait vers Liège et vint, dès lors, se poster entre Hal et Tubize, et même en avant de ces localités. Les Alliés disposaient d'environ 35 à 40.000 hommes répartis en 61 bataillons et 117 escadrons.

Le pays séparant les deux adversaires semblait rendre impossible toute action générale : ce n'étaient que couverts et défilés. Le terrain que Luxembourg occupait était si « coupé » que l'infan-

terie seule pouvait décider du succès de la bataille. C'est ce que le Maréchal expliquera au Roi : « J'eusse été bien aise que la cavalerie eût pu agir... ». Le Prince d'Orange, quant à lui, estimait pouvoir tirer le meilleur parti possible de ce terrain étroit et couvert, peu propice aux déploiements de cavalerie, ce qui gênerait fort les Français.

La carte actuelle ou une visite des lieux ne donnent qu'une faible idée de la situation et il faut faire un réel effort d'imagination pour se représenter le nombre de ruisseaux, de haies, de taillis, de bouquets d'arbres, de bois qui ont aujourd'hui presque entièrement disparu. Superficiellement, on pouvait croire qu'il y avait parfois une plaine devant soi, « car ce n'étaient point des bois » dira Luxembourg. En réalité, la seule partie à découvert — et qui subsiste encore de nos jours — est celle située à l'Ouest de Petit-Enghien et du bois de Strihoux.

L'occasion que recherchait le Prince d'Orange se présenta soudain. Ce fut sous la forme assez curieuse d'un espion qui instruisait les Français des plans alliés. Luxembourg avait, en effet, un informateur auprès de l'Electeur de Bavière, qui fut précisément découvert à ce moment. Guillaume III résolut aussitôt de tirer avantage de cette situation pour abuser le général français et cacher à l'ennemi la marche de son armée.

En fin de matinée du 3 août, Guillaume III fit avancer son infanterie sur deux colonnes. Luxembourg, averti, crut que le Alliés se portaient vers Ninove. Lorsque l'on signala une colonne de cavalerie sur sa droite, il crut qu'il s'agissait d'une escorte de fourrageurs. Mais il faut savoir qu'avant de mettre à mort l'espion de Luxembourg, le Prince d'Orange l'avait obligé à rédiger un message par lequel il informait le Maréchal que les Alliés feraient fourrage le lendemain devant la droite de l'armée française et, qu'afin d'éviter que cette opération ne fût troublée au retour, une forte infanterie et de l'artillerie occuperaient tous les défilés au cours de la nuit.

Luxembourg, sur la foi de ce message provenant de quelqu'un qu'il croyait fidèle et sûr, se laissa abuser. Toutefois, il décida de faire une reconnaissance entre Steenkerque et Rebecq, accompagné du Prince de Conti, de M. de Vendôme, du Comte d'Auvergne, du Duc de Villeroy, du Marquis de Tilladet, du Duc d'Elboeuf et du Chevalier de Gassion. C'est alors qu'il put voir l'avance de forces

ennemies bien supérieures aux nécessités d'un fourrage. Au même moment, on lui signala que les Alliés se rabattaient sur leur gauche, c'est-à-dire vers la Senne. Ainsi convaincu de la proximité d'une action ennemie, il fit mettre son monde en état d'alerte et avisa M. de Boufflers d'avoir à le rejoindre sans tarder. Il demeurait cependant toujours persuadé que les Alliés se dirigeaient sur Ninove et essaieraient de s'emparer d'Enghien.

Vers deux heures de l'après-midi les Alliés avançaient avec leur droite entre le Sartiau et le Château de Wisbecq en direction de la ferme du Spinois. Le centre passait en avant de la chapelle du Croly. La gauche, composée en majorité d'infanterie, progressait vers la ferme de Froidmont, par les bois entre le hameau de Stoquois et la Senne où la cavalerie, longeant celle-ci en direction de la ferme du Trieux, formait flanc-garde.

Voyant tant d'infanterie sur sa droite, Luxembourg acquit la conviction que l'attaque principale se ferait là. Les Alliés mettaient ainsi leur flanc gauche à l'abri de la cavalerie française. Aussi décida-t-il de déplacer sans retard la plus grande partie de son infanterie pour renforcer sa droite.

Cette droite était disposée sur cinq lignes : la première à hauteur de la chapelle en avant du hameau du Bucq, décrivant une courbe en forme de S entre la ferme du Requiem et la Senne, les deuxième et troisième lignes parallèles à la première et les deux autres dans le triangle Steenkerque-Bucq-Deux Cerisiers.

La cavalerie française s'étendait sur deux lignes entre la ferme du Cocher, la ferme du Chat et la Chaussée Brunehaut. On y trouvait la Maison du Roi, élite de l'armée royale, commandée par M. de Choiseul et qui était appuyée par huit bataillons des Brigades du Roi. La gauche, forte de vingt-et-un bataillons commandés par le Comte d'Auvergne, se trouvait en bordure Ouest d'Enghien.

Ayant pris ces dispositions, Luxembourg, qui ne croyait pas à une attaque imminente, s'en fut observer la rive droite de la Senne, à partir du cimetière de Steenkerque. Rassuré en ne voyant aucune artillerie ennemie de ce côté, il revint vers la droite de son dispositif. Il y apprit que l'on venait d'observer que le gros de la cavalerie alliée s'avancait parallèlement au chemin du Sartiau menant à la Cense du Pluison, vers la Haute-Folie, Tilleul-au-Bois et le Stocquois. Elle était masquée aux regards des Français par les bois. Immédiatement, le Maréchal de Luxembourg se rendit compte qu'il

ne devait plus avoir aucune crainte vers sa gauche. Il donna aussitôt des ordres pour que soixante bataillons d'infanterie fussent concentrés sur sa droite. Il devait y avoir ainsi : 22 bataillons en première ligne, dont 4 de Dragons — notamment les Dragons du Roi, de la Reine et du Dauphin —, 18 en deuxième ligne, 8 en troisième, 7 en quatrième et 5 en cinquième. Ce dispositif partait du hameau des Six-Censes, passait par la ferme du Haut-Bosquet et venait s'appuyer au hameau du Bucq, en avant de Steenkerque près du confluent de la Brainette. Cela représentait un véritable marteau, dont la masse était constituée par l'infanterie et le manche par la cavalerie.

Il y avait longtemps que les Alliés canonnaient les Français, avant même que l'action commençât. Mais les canons du Roi ne pouvaient répondre : ils n'étaient pas encore arrivés. Enfin, ils furent mis en place de la façon suivante : répartis en brigades, la première fut mise auprès de Bourbonnais, la deuxième, à gauche, une demi-brigade en support des Dragons et une autre avec la Brigade de Champagne.

Arrivé sur les lieux, Luxembourg constata que des éléments d'infanterie de l'aile droite venaient d'être culbutés par l'infanterie du Duc de Wurtemberg. Il s'agissait de la brigade de Bourbonnais, postée en avant sur une hauteur, avec quatre régiments de Dragons, devant la Maison du Roi. Les bataillons de deuxième et troisième lignes plièrent à leur tour. Trois bataillons de la Brigade de Champagne proche furent placés en renfort à cet endroit, et les brigades, au fur et à mesure de leur arrivée se plaçaient derrière ces troupes. Heureusement, les Dragons du Comte de Mailly tinrent bon, ainsi que le Régiment d'Orléans, situé à la gauche des Dragons.

Devant le feu nourri de l'infanterie ennemie, Luxembourg commanda de séparer les différents Corps les uns des autres afin qu'ils puissent combattre plus efficacement. Les bataillons de Suisses auxiliaires composant la première ligne française, fléchirent également et reculèrent. A hauteur des Deux Cerisiers la première ligne présentait l'allure d'une tenaille, l'extrémité droite ayant été ramenée à hauteur de la première chapelle le long du chemin menant au Bucq, la gauche formant un arc convexe enveloppant la ferme du Cocher.

Il est probable que si cet effort allié avait été soutenu ou, simplement, si l'attaque avait été générale, les Français eussent été

battus. On sait que les obstacles du terrain empêchèrent le Duc de Wurtemberg d'être soutenu à temps. Quant à la cavalerie, engagée imprudemment dans les broussailles, elle fut paralysée. Les Alliés avaient bien manœuvré, avec un dispositif d'ailleurs semblable à celui des Français : masse d'infanterie à gauche — quelque cinquante bataillons protégés par 27 escadrons — et cavalerie à



Remata de Hooghi Sicut

Amsterdam P. Perrey. Kunstwerken over t Slagbyten tempelen

SLAG BY STEENKERKEN.

La bataille de Steenkerque. — Le combat.

droite : plus de 80 escadrons et dix bataillons. L'artillerie était disposée sensiblement vis-à-vis des canons français.

Profitant de son avantage, l'infanterie anglaise, sortant des bois, mit des chevaux de frise dans le terrain conquis, c'est-à-dire entre le Bucq et en avant des fermes du Requiem et du Haut-

Bosquet. Luxembourg sentant le danger, et bien que pris par la fièvre, donna l'ordre de charger en se mettant lui-même à la tête de la Maison du Roi. Ce corps d'élite composé de la plus haute noblesse du royaume avait à sa tête les princes du sang : Philippe, Duc de Chartres, qui n'avait que 16 ans, le jeune Duc de Bourbon, le Prince de Conti, intrépide et courageux, le Duc de Vendôme, descendant de Henri IV. Ces jeunes nobles alliaient souvent le panache et la bravoure à la témérité. C'est ce qu'ils firent à Steenkerque.

Pour rétablir la situation, tout le monde proposa de faire avancer la Brigade des Gardes. Mais, sachant le terrain trop exigü pour se prêter aux manœuvres de la cavalerie, Luxembourg fit charger, à pied, les Dragons et la Maison du Roi et se mit à leur tête. « Ne tirez pas, c'est avec l'acier qu'il faut faire la besogne ».

Aussitôt, tout le monde fut d'avis de n'aller que l'épée à la main. Un joyeux enthousiasme règnait chez les officiers et soldats, gagna les Gardes Suisses qui imitèrent la Brigade des Gardes avec la même gaieté et la même hardiesse. On vit donc ces princes et ces gentilshommes quitter leur monture, mettre le mousquet sur l'épaule et marcher avec les Gardes Suisses et Françaises. On ne tira pas un seul coup de feu et l'on tomba avec tant de vigueur sur l'ennemi qu'il ne put résister : beaucoup furent attaqués et tués à coups de pique et d'épée. Mais, parmi cette noblesse enthousiaste et généreuse, bien peu revinrent indemnes de cette effroyable mêlée. Le jeune Duc de Chartres, lui-même, placé en réserve, avait voulu combattre et fut blessé. « Il ne s'était point vu jusque là une si grande affaire d'infanterie ».

Les Anglais durent, enfin, céder. Cinq régiments avaient été taillés en pièces. Le Régiment de Champagne, secondé par le bataillon de Nice, reprit le terrain perdu, récupéra l'artillerie enlevée et s'empara de quatre canons alliés. Après avoir chassé les Alliés du bois situé entre le Haut-Bosquet et la ferme du Pluison, le Régiment de Provence, y compris le Prince de Conti l'épée à la main, vint occuper les haies dominant la plaine au-delà de la Cense du Pluison où, par un feu meurtrier, ils tinrent en respect, pendant plus de deux heures, la cavalerie alliée qui recula devant l'attaque des Dragons Dauphin.

Un front continu s'étendait maintenant le long d'une ligne

représentée aujourd'hui par l'alignement Château de Warelles-Ferme des Prés.

Dans ce paysage coupé d'une infinité de haies, la résistance demeurait vive devant la Brigade du Roi et celle du Dauphin. Lorsque soudain, l'intervention des Dragons de Boufflers décida du sort des armes. Boufflers manœuvrant habilement, tourna l'ennemi sur sa gauche, le chargea et le mit en pièces. Guillaume sans attendre davantage fit sonner la retraite.

Entretemps, les Alliés avaient tenté d'envelopper la gauche française en s'étendant vers le bois de Strihoux. Luxembourg l'ignorant, fit engager le Comte d'Auvergne avec la cavalerie de réserve dans la direction de Petit-Enghien de manière à inquiéter les Alliés et, le cas échéant, les poursuivre dans leur retraite. Quatre brigades de cavalerie, protégées sur les flancs par l'infanterie de Villeroy, postée à la pointe du bois du Bosquet près de la Cense des Pris, foncèrent en avant du moulin de Petit-Enghien. Dès lors, les Alliés ne songèrent plus qu'à la retraite et, vers les sept heures du soir, les premiers bataillons décrochèrent.

Le repli allié se fit en bon ordre à travers ce terrain pour une fois favorable à la manœuvre. Les Alliés reprirent le chemin qu'ils avaient suivi le matin pour venir, c'est-à-dire, par les deux créneaux entre le Sartiau, Wisbecq et Croly.

De chaque côté de la localité de Wisbecq ils postèrent leur infanterie qui fit volte-face pour couvrir la retraite. Ils furent poursuivis sur une bonne demi-lieue sans que la cavalerie française trouvât l'occasion de les charger. Ensuite, la nuit étant venue, Luxembourg jugea plus à propos de faire rentrer l'armée dans son camp que de se livrer à une poursuite à son avis inutile.

Ce combat, qui n'a pas reçu le nom de bataille parce que, selon les règles, le front de l'armée française n'a pas été engagé en même temps partout, fut l'un des plus sanglants des guerres de Louis XIV. Les Français y ont perdu environ 7.000 hommes, tués ou blessés et les Alliés environ 8.500, sans compter les prisonniers au nombre de plus de 1300, non compris les officiers.

Ce fut un combat surtout célèbre par l'artifice de son déclenchement et par la valeur des jeunes princes et de la plus florissante noblesse du royaume de France.

Ne répondant à aucun objectif stratégique, cette journée est simplement marquée, sur le plan militaire, par une certaine surprise

tactique. Par défaut de vigilance, Luxembourg, malade, a déjà pratiquement une de ses brigades hors de combat et il le sait à peine. Sans la diligence et la bravoure dont il fit preuve, tout était perdu : changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait pas, rétablir la situation compromise à droite, rallier trois fois ses troupes et charger trois fois à la tête de la Maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures, dans un terrain peu propice à la manœuvre. Par contre, après avoir fait des prodiges pour n'être pas vaincu et se contentant de ne l'avoir pas été, il se montra peu soucieux de poursuivre son adversaire en retraite.

Quant au Prince d'Orange, son seul souci était d'« entreprendre » sur les Français, simplement par dépit, sans viser un but militaire plus sérieux. D'où le mauvais choix du terrain et la pure exploitation d'un incident. Le choix de Steenkerque comme champ de bataille fut à nouveau le fait du hasard. En négligeant même les nombreux obstacles de toute nature, la première condition d'un champ de bataille, comme dira plus tard Napoléon, est de n'avoir pas de défilés sur ses arrières.

C'est au lieu-dit « Les Deux Cerisiers » que fut érigée une chapelle commémorant cette bataille, là où les combats furent les plus acharnés, et qui subsista jusqu'au début de ce siècle. Autre souvenir : jusqu'il y a peu, les poids de l'horloge de l'église de Steenkerque étaient constitués de boulets de canon ramassés sur le champ de bataille.

Signalons, enfin, que ce brillant fait d'armes de la noblesse française trouva un écho dans la mode parisienne de l'époque : les nouveaux bijoux étaient « à la Steinkerque ». Et, nous dit Voltaire, comme les princes s'étaient habillés précipitamment pour le combat et avaient passé négligemment leur cravate de dentelle autour du cou, tout comme Luxembourg au sortir de sa tente, les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle : on les appelait des « Steinkerques »...

L'alternative de 1815.

S'il est un des maîtres de l'art militaire qui ne laissait rien au hasard, c'est bien Napoléon. Et pourtant, le destin lui réserva quelques surprises dont les dernières lui furent particulièrement funestes. L'une d'elles, notamment, failli faire changer le cours de

l'Histoire et, qui sait, mettre les mêmes adversaires qu'en 1692 aux prises à peu près sur les mêmes lieux.

On sait qu'en juin 1815, Wellington était cantonné entre Tubize et Courtrai, tandis que Blücher avait son armée étalée de Charleroi à Liège. Napoléon, qui n'avait rien perdu de son coup d'œil de génie, avait décidé d'une foudroyante entrée en action en attaquant au centre, surprenant les deux armées dispersées, entre lesquelles il s'enfoncerait comme un coin, puis se retournant sur chacune d'elles, battraît ses adversaires séparément.

Le seul problème que Napoléon eût à résoudre était le suivant : une fois placé entre les Prussiens et les Anglais, devait-il faire tomber l'attaque initiale sur ceux-ci ou sur les premiers ?

L'armée de Wellington était non seulement largement dispersée mais elle avait ses différentes armes cantonnées séparément, ce qui était une erreur car elles doivent toujours être capables de se porter mutuellement assistance en toutes circonstances. De plus, par un réflexe bien britannique, le général anglais était placé de façon à protéger sa ligne de communication vers la mer.

Wellington était convaincu que l'Empereur l'attaquerait avant de se tourner contre Blücher, d'autant plus que Napoléon avait fait exécuter par ses gardes nationaux des simulacres d'invasion vers Lille. Il maintenait le Q.G. de Lord Hill à Ath, celui du Prince d'Orange à Braine-le-Comte, une division était à Soignies, une autre à Enghien et une à Hal. La meilleure cavalerie anglaise, les dragons légers et les hussards, stationnaient à Steenkerque.

L'armée anglo-hollandaise, ainsi disposée, n'était pas constituée de manière à pouvoir supporter le choc de l'armée impériale, et comme le dit Napoléon dans le Mémorial de Sainte-Hélène, « il n'est pas d'Anglais qui ne convienne que le résultat de cette lutte n'était pas douteux ».

Il est donc probable que ce fut bien là le plan initial de l'Empereur qui, dès le 14 juin, se trouvait au milieu de ses forces étroitement réunies au Sud de Mons, entre Maubeuge et Florennes, dans le plus grand secret. L'idée de manœuvre consistait à attaquer à la jonction des deux armées, en direction de Bruxelles, par la gauche c'est-à-dire en poussant vers Hal, plutôt que vers la droite sur l'axe Mont-Saint-Jean-Waterloo.

L'alternative, elle, consistait à attaquer Blücher en premier lieu. C'est ce que fit l'Empereur sur base de la connaissance qu'il

avait du caractère des deux généraux qui étaient ses adversaires de longue date. Il savait que Blücher avait conservé de ses débuts dans la profession des armes des habitudes de hussard : caractère actif, décidé, si on ne l'attaquait pas tout d'abord, son concours serait prompt et énergique, bien que ses troupes fussent largement dispersées et qu'il fallait au moins trois jours pour les réunir. Wellington, caractère circonspect, esprit lent, méthodique, attendrait au contraire la réunion de tous ses régiments, quelque compromise que fût la position des Prussiens, avant de faire un seul pas pour dégager ces derniers.

Cette analyse était correcte mais, pour réussir, il y avait deux conditions : la surprise et la rapidité. Hélas ! il n'y eut ni l'une, ni l'autre. En ce qui concerne la rapidité d'action nous savons ce qu'il en est : certaines grandes unités se sont mises en marche avec des retards de deux à quatre heures ; quant aux officiers de liaison, les anciens avaient été remplacés par d'aimables jeunes gens qui mettront six heures pour faire deux lieues, se tromperont de route cinq fois sur six et arriveront toujours trop tard... pour autant qu'ils soient arrivés. De plus, Berthier n'était plus là et Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, avait choisi comme chef d'état-major le maréchal Soult qui, malheureusement, n'avait aucune expérience de ces fonctions.

Sur le plan de la surprise, l'échec est dû à un événement assez mal connu et qui pourtant eut des conséquences extrêmement graves. On peut même dire sans exagération que tous les malheurs des Français dans cette campagne se rattachent à ce crime que fut la trahison du général de Bourmont. D'ailleurs, la voix populaire ne s'y est pas trompée qui a uni dans un lien fatal ces deux noms : Bourmont et Waterloo.

Le 14 juin, un ordre de mouvement indiquait à chaque commandant français de grande unité l'ordre et l'heure de sa mise en marche pour franchir la frontière le lendemain, ainsi que la route qu'il devait suivre et le point sur lequel il devait se porter. La 3^e Division du IV^e Corps était commandée par le général de Bourmont qui avait son Q.G. à Florennes — point le plus proche du Q.G. de Blücher — et dont les régiments formaient tête de colonne. Ce général était un ancien chef de bandes royalistes qui avait obtenu la faveur de servir dans les armées impériales, par la suite était repassé au service de Louis XVIII, qui avait refusé de

suivre les Bourbons en Belgique et, enfin, malgré les réticences de l'Empereur, avait été réintégré dans ses fonctions grâce à l'inter-vention du maréchal Ney.

Le 14 au soir, lorsqu'il eut pris connaissance, comme tous les autres généraux, de l'ordre de mouvement, le général de Bourmont fit une reconnaissance et donna ses ordres pour la marche du lendemain. Le 15, dès cinq heures et demie du matin, accompagné de cinq officiers, il monta à cheval et se mit à la tête de sa Division. Se plaçant bien au-devant de celle-ci et après avoir, sous un prétexte quelconque éloigné quelques chasseurs à cheval de l'escorte, il partit soudain au galop avec ses officiers et l'on put voir, avec étonnement, M. de Bourmont parlementer un instant avec les sentinelles prus-siennes, passer outre, puis disparaître. Cette désertion perpétrée en pleine marche de l'armée annulait tout effet de surprise, car Blücher averti, gagnait du même coup une journée et une nuit entière pour concentrer ses forces. En récompense Louis de Bourmont commandera l'expédition d'Alger en 1830 et sera promu maréchal de France par Charles X.

Napoléon averti de l'événement crut un instant pouvoir revenir à sa première idée de manœuvre mais, hélas ! la campagne était commencée, tous les Corps étaient déjà en mouvement et il ne put, qu'en hâte, changer quelques-unes de ses dispositions.

L'Histoire ne s'occupe que des faits. Il serait vain, dès lors, d'essayer d'imaginer si le nom de Steenkerque eût pu figurer sur la liste, à la fois prestigieuse et douloureuse, des hauts-lieux des guerres impériales. Mais quoi qu'il en soit — et ce sera notre conclusion — n'est-il pas singulier de se dire que si une telle éventualité s'était produite, elle l'eût été pour les mêmes raisons qu'en 1692 et dix-huit siècles plus tôt lors de la conquête des Gaules : ici la perfidie d'Ambiorix est à l'origine de la défaite des Nerviens sur les bords de la Senne, en 1692 c'est la découverte d'un espion qui conduit Guillaume d'Orange à sa perte à Steenkerque, en 1815, c'est la désertion d'un général français qui faillit ramener les combats dans ce paisible décor de la région brabançonne.

Colonel B.E.M. CLAUSSE (Rés.).

